



Éclaircissements sur les prétendues mauvaises fréquentations littéraires de Lionel Groulx : le cas de Charles Maurras et de l'Action française de Paris

Patrick Dionne

Volume 74, 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1006490ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/1006490ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)
1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dionne, P. (2008). Éclaircissements sur les prétendues mauvaises fréquentations littéraires de Lionel Groulx : le cas de Charles Maurras et de l'Action française de Paris. *Études d'histoire religieuse*, 74, 7–27.
<https://doi.org/10.7202/1006490ar>

Résumé de l'article

Le présent article veut montrer *si et dans quelle mesure* Lionel Groulx s'est intéressé, dans les années 1922 à 1939, à Charles Maurras et aux penseurs de l'Action française de Paris. On a déjà beaucoup glosé sur cette question, avec des résultats plus ou moins concluants, se contentant souvent de faire de Groulx un épigone de Maurras. À l'inverse, on s'est borné quelquefois à nier ou à ignorer les similitudes entre le groulxisme et le maurrassisme. Enfin, les rapports de Groulx avec les *autres* penseurs de l'Action française ont été carrément négligés. Au bout du compte, le portrait que dresse l'historiographie des rapports entre Groulx, Maurras et les autres penseurs de l'Action française ressemble moins à une toile vivante qu'à un catalogue de peintures à numéros. En interrogeant les livres de la bibliothèque personnelle de Groulx, le présent article se propose d'éclaircir cette question.

Éclaircissements sur les prétendues mauvaises fréquentations littéraires de Lionel Groulx : le cas de Charles Maurras et de l'Action française de Paris¹

Patrick Dionne²
Bibliothèque Albert-le-Grand

Résumé : Le présent article veut montrer *si et dans quelle mesure* Lionel Groulx s'est intéressé, dans les années 1922 à 1939, à Charles Maurras et aux penseurs de l'Action française de Paris. On a déjà beaucoup glosé sur cette question, avec des résultats plus ou moins concluants, se contentant souvent de faire de Groulx un épigone de Maurras. À l'inverse, on s'est borné quelquefois à nier ou à ignorer les similitudes entre le groulxisme et le maurrassisme. Enfin, les rapports de Groulx avec les *autres* penseurs de l'Action française ont été carrément négligés. Au bout du compte, le portrait que dresse l'historiographie des rapports entre Groulx, Maurras et les autres penseurs de l'Action française ressemble moins à une toile vivante qu'à un catalogue de peintures à numéros. En interrogeant les livres de la bibliothèque personnelle de Groulx, le présent article se propose d'éclairer cette question.

Abstract : This article aims to show whether and to what extent Lionel Groulx was interested in Charles Maurras and Paris's *Action française* during the period 1922-1939. There has already been a good deal of comment on this issue, leading to fairly inconclusive results, since there is a tendency simply to make Groulx an epigone of Maurras. On the other hand, some critics have limited themselves to denying or ignoring the similarities between Groulxism and Maurrassism. Also, the relationship between Groulx and the other members of the *Action française* has been completely overlooked. Through an examination of the works in Groulx's personal library, this article sets out to shed light on the issue.

1. Je tiens à remercier Benoît Lacroix pour sa lecture attentive et ses commentaires, ainsi que Lucia Ferretti pour sa patience et sa générosité.

2. Patrick Dionne est essayiste, historien et bibliothécaire. Il a collaboré à plusieurs revues, dont *Laval théologique et philosophique*, *Égards*, *Mens. Revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française* et *Circuit*.

Introduction

«L'intelligence qui ne provoque pas d'hostilité est anodine», disait Nicolás Gómez Dávila³. À en croire l'écrivain colombien, Lionel Groulx serait une intelligence au moins remarquable, tant la polémique entourant ses lectures et ses influences européennes fut et demeure bruyante⁴. On n'en finit plus, en effet, de lui supposer des influences et de lui attribuer des maîtres, sans nécessairement se soucier de savoir s'il a lu ou non ces auteurs, ni dans quelle mesure il les a lus (certains chercheurs font preuve de beaucoup d'inventivité dans leurs suppositions, ainsi qu'on le verra plus loin), ni même essayer de voir s'il se rattache à leur famille d'esprit par quelque trait essentiel (ontologique). Pour tout dire, on se contente souvent de faire de l'auteur de *Notre maître, le passé* le disciple de l'un ou de l'autre selon une formule simple : Lionel Groulx lisait Charles Maurras : il était donc maurrassien. Il lisait Maurice Barrès ? Il était donc barrésien. Il a feuilleté quelques écrits de Benito Mussolini⁵ ? Il était donc un fasciste. La formule est toutefois appliquée de manière tendancieuse. La preuve ? Groulx a lu Henri Bergson⁶ et Voltaire⁷, mais personne ne s'est avisé d'en faire un bergsonian ni un voltairien. C'est là une *énigme indéchiffrable*, il

3. Nicolás GÓMEZ DÁVILA, *Le réactionnaire authentique*, traduit de l'espagnol par Michel Bibard, Monaco, Éditions du Rocher, 2005, p. 84.

4. Pour un bilan des polémiques entourant Groulx, voir Benoît LACROIX et Stéphane STAPINSKY, «Lionel Groulx : actualité et relecture. Présentation», *Les Cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle*, no 8, automne 1997, p. 5-13 ; et Serge CANTIN, «Groulx et nous», *L'Action nationale*, vol. 88, no 10, décembre 1998, p. 83-91. Dernièrement encore, Groulx revenait sur la place publique pour être accusé d'antisémitisme et de fascisme, dans le film *Je me souviens* du cinéaste Éric R. Scott. La réplique est venue de Pierre TRÉPANIÉ, «Un film qui joue avec la vérité», *Le Devoir*, 7 mai 2002, p. A9. La question des influences européennes de Groulx est souvent à l'origine de ces controverses, même si c'est parfois de manière implicite.

5. Groulx possédait deux ouvrages de Mussolini, qu'il s'est effectivement contenté de feuilleter : Benito MUSSOLINI, *Mussolini parle*, Des discours et des écrits de Benito Mussolini, réunis et traduits en français par Suzanne Dauguet-Gérard, Paris, Plon, 1928 (cet ouvrage ne contient que deux soulignements dans la table des matières, aux parties «L'Église et l'État» et «Messages pour l'année franciscaine»; aucun passage du texte n'est souligné, marqué ou commenté en marge ou en fin de volume); l'*Édition définitive des œuvres et discours de Benito Mussolini*, tome III : *Fascisme et parlement – Fiume et la Dalmatie – La politique européenne – La marche sur Rome*, traduction de Maria Croci, [Paris], Flammarion, [1936] (la plupart des feuillets de ce livre ne sont pas coupés; de plus il ne comporte aucun commentaire, marque marginale ou soulignement). En somme la prose de Mussolini n'a pas pu s'honorer du suffrage de l'abbé Groulx.

6. Lionel GROULX, *Mes Mémoires*, tome I : 1878-1920, Montréal, Fides, 1970, p. 152. On retrouve d'ailleurs dans sa bibliothèque personnelle un exemplaire annoté de : Henri BERGSON, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, 6^e éd., Paris, Félix Alcan, 1908.

7. Sa bibliothèque contient un exemplaire annoté de : VOLTAIRE, *Précis du siècle de Louis XV*, Éd. stéréotype, augm. d'une table des matières, Paris, Renouard, 1818.

faut bien le reconnaître. C'est aussi un indicateur clair que la question des lectures européennes de Groulx durant la période cruciale des années 1920 et 1930 n'a pas été traitée avec la rigueur qu'elle mérite⁸.

La présente étude voudrait apporter quelques éclaircissements sur le sujet, et plus précisément clarifier la question des auteurs d'Action française que Groulx a pratiqués de 1922 à 1939, à savoir : lesquels a-t-il lus ? Dans quelle mesure ? Et qu'en a-t-il retenu ? Pour ce faire nous avons sondé la bibliothèque personnelle de ce prêtre lecteur, à la recherche de livres publiés par ce clan d'écrivains décrétés *infréquentables* par les censeurs les plus compétents : Charles Maurras bien sûr, mais aussi Léon Daudet, Jacques Bainville, Maurice Pujo, Georges Valois et quelques autres qui formèrent, à une époque ou à une autre, le noyau dur de *L'Action française*⁹. Nous avons ensuite analysé les annotations manuscrites contenues dans ces livres¹⁰. Groulx avait l'habitude, en effet, d'écrire dans ses livres, de souligner des passages, de jeter des notes approbatives et des réflexions critiques dans les marges ou sur les pages en fin de volume. La lecture était pour lui un dialogue à deux niveaux : d'abord un dialogue (argumenté) avec les auteurs qu'il fréquentait, ensuite un dialogue (méditatif) avec lui-même.

Plusieurs de ces sources n'ont jamais été interrogées¹¹. C'est ce qui explique (avec les facteurs idéologiques) qu'on ait pu surestimer si

8. Pour la période 1909-1915, voir l'étude magistrale de Pierre TRÉPANIÉ, « Introduction – In Toga Candida. L'apprenti intellectuel », dans Lionel GROULX, *Correspondance, 1894-1967*, éd. critique par Giselle Huot, Juliette Lalonde-Rémillard et Pierre Trépanier, vol. 3 : *L'intellectuel et l'historien novices, 1909-1915*, Montréal, Fides, 2003, p. 11-145. L'essentiel de ce qu'il était possible de connaître sur les lectures européennes de Groulx durant cette période se trouve dans cette étude.

9. Nous désignons par « noyau dur » les directeurs, le rédacteur en chef et les principaux collaborateurs de *L'Action française*, par opposition aux simples sympathisants comme Henri Massis et Jacques Maritain (le Maritain d'avant la condamnation de 1926).

10. Notre corpus inclut uniquement les livres de la bibliothèque personnelle de Groulx. Nous ne savons rien des autres lectures qu'il a pu faire au cours de la période (nul doute qu'il a lu des ouvrages provenant de bibliothèques institutionnelles, d'amis, etc.). On trouve la signature de propriété de Groulx dans la plupart des livres recensés. Dans les cas où il n'y a pas de signature de propriété, son écriture a servi à l'authentification. Aussi notre corpus comprend des livres dépourvus d'annotations ; cela permet d'établir une hiérarchie des intérêts littéraires de Groulx. La bibliothèque personnelle de Groulx est conservée au Centre de recherche Lionel-Groulx (désormais CRLG).

11. Patrick Allen a parlé de la bibliothèque de Groulx en des termes très généraux. Il n'a pas dressé de liste des possessions de Groulx et s'est borné à signaler l'existence des annotations, sans les étudier : Patrick ALLEN, « La bibliothèque de Monsieur Groulx », *L'Action nationale*, vol. 57, no 10, juin 1968, p. 899-911. De leur côté, Pierre Hébert et Marie-Pier Luneau ont répertorié dans la bibliothèque de Groulx les livres qu'on lui avait dédiés, afin de mesurer l'évolution de son influence sur les intellectuels canadiens-français : Pierre HÉBERT et Marie-Pier LUNEAU, *Lionel Groulx et L'appel de la race*, Montréal, Fides, 1996, p. 159-170, 181-193. Hébert et Luneau ne s'occupent pas des

longtemps l'influence de Maurras sur Groulx, et méconnaître celle de Jacques Bainville¹².

notes de lectures de Groulx, ni des auteurs liés à l'Action française parisienne. Quelques chercheurs se sont attachés à retracer les lectures maurrassiennes de Groulx (entendre les œuvres de Maurras qu'il a lues). Susan Mann a souligné l'importance pour Groulx du livre *Quand les Français ne s'aimaient pas* de Maurras : Susan MANN, *Lionel Groulx et l'Action française. Le nationalisme canadien-français dans les années 1920*, traduit de l'anglais par Manon Leroux, Montréal, VLB éditeur, 2005, p. 42. Pierre Trépanier a étudié les annotations contenues dans quelques-uns des livres de Maurras que Groulx possédait, afin d'apprécier l'influence de celui-là sur celui-ci : Pierre TRÉPANIÉ, «Le maurrassisme au Canada français», *Les Cahiers des Dix*, no 53, 1999, p. 189-196, 218-219, 231-233. Mann est passée brièvement sur les annotations ; le travail de Trépanier, plus fouillé, laisse cependant de côté certains aspects importants des rapports entre Groulx et Maurras. D'autres encore ont entrepris d'évaluer l'influence de l'écrivain provençal sur Groulx en consultant la bibliothèque personnelle de celui-ci, mais des défauts de méthode ont fait échouer leurs tentatives. Quant aux livres de Léon Daudet, de Jacques Bainville et des autres penseurs de l'Action française que Groulx détenait, ils n'ont jamais été questionnés sérieusement.

12. Ce problème dépasse largement le cas de Maurras et de Bainville. Bien qu'il soit assez simple d'accéder à la bibliothèque de Groulx pour se faire une idée des livres et des auteurs qu'il a lus, certains s'obstinent à vouloir lui inventer une parenté intellectuelle avec des penseurs issus de traditions métaphysiques, spirituelles et culturelles absolument étrangères à la sienne. L'exemple le plus éloquent (et le plus inattendu) est celui de Frédéric BOILY, *La pensée nationaliste de Lionel Groulx*, Sillery, Septentrion, 2003, qui affirme que le nationalisme de Groulx est «une variante du nationalisme organiciste ou culturaliste à la [Johann Gottfried von] Herder» (p. 210), et que la conception de l'éducation du prêtre traditionaliste se situe dans la perspective de celle de Johann Gottlieb Fichte (p. 177). Ces thèses seraient valables si Groulx avait lu Herder et Fichte – ou du moins si son ontologie recoupait celles des deux philosophes allemands sur des points cruciaux. Or ce n'est pas le cas. La bibliothèque personnelle de Groulx ne contient aucun livre de Herder ou de Fichte et c'est en vain qu'on cherchera une seule allusion à l'un ou l'autre dans ses écrits et dans sa correspondance publiée. Pour le dire franchement, aucune source ne permet d'affirmer que Groulx a lu ces deux auteurs. Boily lui-même avoue ne pas être en mesure de prouver que Groulx fut un lecteur de Herder : «[Groulx] ne cite jamais, à ma connaissance, Herder et sa bibliothèque personnelle, pourtant bien garnie, ne contient aucun exemplaire des ouvrages du penseur» (p. 25). Par ailleurs, si l'on peut opérer quelques rapprochements entre la pensée organiciste de Herder et le nationalisme de Groulx, il faut surtout souligner l'opposition radicale entre les composantes utopistes, humanitaristes et panthéistes de la philosophie herdérienne et le catholicisme, fondement de l'édifice intellectuel groulxien. Les comparaisons entre la pensée de l'historien canadien-français et celle de Herder n'ont pas de puissance proprement *explicative* : elles ne permettent pas d'établir autre chose que des *analogies* (la remarque vaut aussi pour Fichte). C'est le catholicisme romain, le traditionalisme canadien-français et la pensée contre-révolutionnaire qui constituent les sources du traditionalisme groulxien. Sur le plan historique donc, expliquer Groulx par Herder ou Fichte est une démarche parfaitement oiseuse. Si l'on travaille sur le mode analogique, on doit prendre garde de confondre *ressemblance notionnelle* et *sollicitation assimilatrice* (Maurice BLONDEL, *L'Être et les êtres*, Paris, Félix Alcan, 1935, p. 225-226) – notions que l'auteur de *La pensée nationaliste de Lionel Groulx* ne distingue malheureusement pas. On ne voit pas très bien non plus pourquoi Boily s'évertue tant à dépister une influence allemande au sein de la pensée groulxienne (il évoque même Martin Heidegger, p. 95). Groulx n'a presque pas fréquenté les philosophes allemands, même

I. Lionel Groulx, Charles Maurras et l'Action française de Paris

On a beaucoup épilogué sur les rapports entre Groulx et Maurras – parfois avec discernement¹³, tantôt en s'abîmant dans l'à peu près¹⁴, quelquefois

traduits (il ne savait pas l'allemand) : il n'a pas plus lu Nietzsche, Hegel, Kant, Schelling ou Max Scheler qu'il n'a lu Fichte, Herder ou Heidegger (aucune source n'indique qu'il les a lus). De plus ce corpus d'auteurs cadre assez mal avec ce qui se lisait au Canada français avant 1945 ; Heidegger par exemple a probablement été introduit au Canada français après la Deuxième Guerre mondiale, par le dominicain Louis-Bertrand Geiger, professeur de philosophie à l'Université de Montréal (l'une des premières études heideggériennes publiées par un Québécois date de 1963 : Bertrand RIOUX, *L'être et la vérité chez Heidegger et saint Thomas d'Aquin*, préface de Paul Ricœur, Montréal, Presses de l'Université de Montréal ; Paris, Presses Universitaires de France ; cette étude a été inspirée, au moins en partie, par l'enseignement de Geiger). À notre connaissance, les seuls philosophes allemands que Groulx a lus – on retrouve leurs œuvres dans sa bibliothèque – sont Karl JASPERS, *Origine et sens de l'histoire*, traduit de l'allemand par Hélène Naef avec la collaboration de Wolfgang Achterberg, Paris, Plon, 1954 (annoté) ; Hermann de KEYSERLING, *La révolution mondiale et la responsabilité de l'esprit*, lettre-préface de Paul Valéry, Paris, Stock, 1934 (annoté) ; Hans Urs von BALTHASAR, *La théologie de l'histoire*, traduit de l'allemand par R. Givord, préface d'Albert Béguin, Paris, Plon, 1955 (annoté) ; et Romano GUARDINI, le plus important pour lui, dont il possédait plusieurs œuvres, notamment : *Le Seigneur. Méditations sur la personne et la vie de Jésus-Christ*, traduit par R. P. Lorson, 2 tomes, Paris, Éd. Alsatia, [1946] (les deux tomes sont très annotés) ; *Pascal ou le drame de la conscience chrétienne*, traduit par H. Engelmann et R. Givord, Paris, Seuil, [1951] (très annoté) ; *Les sens et la connaissance de Dieu. Deux essais sur la certitude chrétienne*, traduit de l'allemand par Thomas Patfoort, Paris, Cerf, 1954 (annoté) ; *Liberté, grâce et destinée*, traduit de l'allemand par Jeanne Ancelet-Hustache, Paris, Seuil, [1957] (très annoté) ; *Dante, visionnaire de l'éternité*, traduit de l'allemand par Jeanne Ancelet-Hustache, Paris, Seuil, [1962] (annoté) ; et deux exemplaires de *L'essence du christianisme*, traduit par Pierre Lorson, Paris, Éd. Alsatia, [1950] (un des exemplaires est amplement annoté, l'autre l'est moyennement). Romano Guardini est né en Italie, mais sa vie intellectuelle s'est déroulée essentiellement en Allemagne : il écrivait ses livres en allemand, a enseigné à l'Université de Berlin puis à celle Munich, etc. ; c'est pourquoi nous le considérons comme un philosophe allemand. Enfin, pour une excellente critique de l'ouvrage de Boily, voir Lucia FERRETTI, « Un pamphlet déguisé en ouvrage savant... ou presque », *L'Action nationale*, vol. 93, no 8, octobre 2003, p. 66-83.

13. P. TRÉPANIÉRIER, « Le maurrassisme au... », p. 189-196, 218-219, 231-233 ; Jean-Pierre GABOURY, *Le nationalisme de Lionel Groulx. Aspects idéologiques*, Ottawa, Éd. de l'Université d'Ottawa, 1970, p. 47-48 ; S. MANN, *Lionel Groulx et...*, p. 41-44 ; Maurice TORRELLI, « Charles Maurras et le nationalisme canadien-français », *L'Action nationale*, vol. [67], no 2, octobre 1977, p. 102-113 ; et Jean-François NADEAU, « La divine surprise de Robert Rumilly », dans Michel SARRA-BOURNET, dir., *Les nationalismes au Québec du XIX^e au XXI^e siècle*, [Québec], Les Presses de l'Université Laval, 2001, p. 115-116. Ces auteurs n'exagèrent ni ne contestent les similitudes doctrinales entre Groulx et Maurras. Ils cherchent à *cerner* ces similitudes, en se gardant bien de mutiler le réel à coups de machette idéologique.

14. Nicole GAGNON, « Sur le présumé maurrassisme de Lionel Groulx », *Les Cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle*, no 8, automne 1997, p. 88-93. Cet

en faisant preuve de la plus parfaite impéritie¹⁵ – en omettant presque toujours, cependant, de dresser un bilan précis des lectures maurrassiennes de l'historien canadien-français. Seuls Jean Éthier-Blais et Patricia Houde s'y sont risqués ; mais, si louables que soient leurs efforts, leurs conclusions sont erronées. Éthier-Blais dénombre onze livres de Maurras ayant appartenu à l'auteur de *Chemins de l'avenir*¹⁶. Or trois de ces livres – *Enquête sur la monarchie, Romantisme et révolution* et *La seule France* – ne peuvent être portés sérieusement au compte des possessions maurrassiennes de Groulx, puisqu'ils ne comportent ni sa signature de propriété, ni commentaire de sa main¹⁷. Houde, quant à elle, en dénombre cinq, mais elle néglige de donner les titres (hormis *Le conseil de Dante*) et de préciser s'ils sont annotés

article propose quelques réflexions judicieuses sur ce qui sépare, culturellement et métaphysiquement, Groulx de Maurras, mais il a le défaut de négliger les correspondances doctrinales entre les deux auteurs, au point de conclure inconsidérément qu'il n'y a « aucune affinité intellectuelle repérable entre ces deux chantres du nationalisme » (p. 90). Aussi : F. BOILY, *La pensée nationaliste...*, p. 121-122, qui se contente de rapporter un emprunt que Groulx a fait à Maurras (la formule « pays légal et pays réel ») pour qualifier le prêtre-historien de maurrassien ; l'insuffisance de la « preuve » est frappante. Autre exemple : Robert Rumilly, qui mentionne sans plus d'explication l'« influence considérable » que l'auteur de *La musique intérieure* aurait eue sur Groulx, suggérant ainsi que ce dernier aurait été, d'une certaine façon, dans une relation de dépendance intellectuelle vis-à-vis de Maurras, ce qui est une grave méprise (les propos de Rumilly ont été consignés – et critiqués, avec raison – par J.-F. NADEAU, « La divine surprise... », p. 115-116). Enfin, Jacques PRÉVOTAT, *L'Action française*, Paris, Presses Universitaires de France, 2004, p. 105, associe Groulx à Maurras comme si cela *allait de soi* tellement les deux penseurs étaient proches intellectuellement, ce qui est abusif : « Cette influence [celle de Maurras et de l'Action française] ne se limite pas à la France, puisque, dans les pays francophones comme le Québec ou la Suisse romande, des groupes intellectuels qui s'inspirent de Maurras ont vu le jour. Qu'il suffise d'évoquer la figure de l'abbé Lionel Groulx au Canada ».

15. Par exemple, Catherine POMEYROLS, *Les intellectuels québécois : formation et engagements, 1919-1939*, Paris et Montréal, L'Harmattan, 1996, p. 332, qui réduit l'effort intellectuel de Groulx à « une adaptation groulxiste de l'idéologie maurrassienne ». L'opération de simplification à laquelle se livre Pomeyrols est ridicule, sans doute. Elle doit malgré tout être prise au sérieux, car elle témoigne de l'attrait – voire de l'emprise – qu'exerce sur certains individus l'esprit d'abstraction, tel que dénoncé par Gabriel MARCEL dans *Les hommes contre l'humain*, Paris, Fayard, 1968, p. 116-120.

16. Jean ÉTHIER-BLAIS, *Le siècle de l'abbé Groulx. Signets IV*, Montréal, Leméac, 1993, p. 45.

17. Il faut savoir qu'on retrouve sur les rayons de la bibliothèque du CRLG, côte à côte avec ceux de Groulx, des livres de provenances diverses, notamment des ouvrages ayant appartenu à Maxime Raymond, André Laurendeau et Pierre Vadeboncoeur. D'autres ouvrages sont dépourvus d'ex-libris et d'annotations : impossible, en conséquence, d'identifier leur propriétaire. Éthier-Blais a cru que tous les livres de Maurras qui se trouvent au CRLG appartenaient à Groulx ; il ne s'est pas donné la peine de dépouiller chaque titre pour s'en assurer.

ou non¹⁸. En somme, Houde nous laisse dans le flou. La question reste donc entière : quelle fut au juste la place de Maurras dans les lectures de Groulx ?

En tout, Groulx possédait huit œuvres de l'écrivain provençal : *Quand les Français ne s'aimaient pas*, *L'avenir de l'intelligence*, *Le conseil de Dante*, *Kiel et Tanger*, *L'allée des philosophes*, *Les nuits d'épreuve et la mémoire de l'État*, *Les amants de Venise* et *La musique intérieure*¹⁹. Les cinq premiers titres ont fait l'objet de lectures d'annotations de sa part, en particulier *Quand les Français ne s'aimaient pas* et *L'avenir de l'intelligence*, les deux œuvres du penseur royaliste à s'être méritées son admiration (de fait Groulx a inscrit la mention « Chef[-]d' [œuvre] » sur la couverture des deux livres)²⁰. Sur les cinq titres annotés, deux ont vraisemblablement été lus durant les années 1922 à 1939 : *L'allée des philosophes* et *Le conseil de Dante*²¹. Lectures d'importance mineure, si l'on considère l'absence de tout commentaire manuscrit élaboré et la rareté des notes dans les deux ouvrages. *L'allée des philosophes*, avec ses quatre passages annotés – deux des passages en question concernent Paris : l'un, ses vertus éducatives²²,

18. Patricia HOUDE, *Lionel Groulx : un traditionaliste à la rencontre de l'Europe, 1921-1922*, mémoire de M.A. (histoire), Université de Montréal, 2000, p. 89.

19. Charles MAURRAS, *Quand les Français ne s'aimaient pas. Chronique d'une renaissance (1895-1905)*, 2^e éd. revue et corr., Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1916 (annoté ; sur la couverture : « Chef[-]d' [œuvre] ») ; *L'avenir de l'intelligence* suivi de *Auguste Comte – Le romantisme féminin – Mademoiselle Monk*, 2^e éd. revue et corr., Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1917 (annoté ; sur la couverture : « Chef[-]d' [œuvre] ») ; *Le conseil de Dante (1321-1921)*, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1920 (annoté) ; *Kiel et Tanger (1895-1905)*. *La République française devant l'Europe (1905-1913-1921)*, éd. définitive, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1921 (annoté ; quelques feuillets non coupés) ; *L'allée des philosophes*, 9^e éd., Paris, Crès, 1924 (annoté) ; *Les nuits d'épreuve et la mémoire de l'État. Chronique du bombardement de Paris*, 2^e éd., Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1924 ; *Les amants de Venise. George Sand et Musset*, nouv. éd., Paris, Flammarion, 1926 ; *La musique intérieure*, Paris, Grasset, [1943].

20. Pierre Trépanier, qui a examiné les annotations contenues dans *Quand les Français ne s'aimaient pas* et *L'avenir de l'intelligence*, dit des deux ouvrages qu'ils ont « impressionné » Groulx (P. TRÉPANIÉ, « Le maurrassisme au... », p. 192). Ce n'est peut-être pas assez dire, quand on considère que Groulx regardait les deux livres comme des chefs-d'œuvre. Et d'ailleurs, peut-on reconnaître un chef-d'œuvre sans être saisi d'admiration ? Pour des remarques pénétrantes concernant la lecture que Groulx a faite de *L'avenir de l'intelligence*, voir J. ÉTHIER-BLAIS, *Le siècle de...*, p. 46-50.

21. Groulx s'est acheté *Le conseil de Dante*, paru en 1920, à Paris, le 21 septembre 1921. Il a sans doute lu cette plaquette dans la Ville lumière même, en une ou deux soirées, durant l'automne de 1921 ou l'hiver de 1922. *Kiel et Tanger*, publié en 1921, a peut-être été lu en 1922 ou même un peu plus tard. Quoiqu'il en soit, ce livre n'a pas particulièrement intéressé Groulx : il est faiblement annoté, et certains de ses feuillets ne sont pas coupés.

22. C. MAURRAS, *L'allée des...*, p. VII.

l'autre, son rôle de ville-mère de la pensée latine et occidentale²³ –, fait piètre figure. *Le conseil de Dante* est un peu plus annoté²⁴. Il contient une douzaine de passages accompagnés d'une marque, entre autres ceux où l'auteur de *L'étang de Berre* traite de la vocation de précurseur de Dante²⁵, de la profondeur et de la *fulgurance* de ses vues (Maurras parle de la « griffe de feu » du poète italien)²⁶, et de sa qualité d'« ouvrier principal des hautes parties de l'âme de son pays²⁷ ». On trouve encore une marque près de la phrase suivante : « Pas plus que les hommes, les époques de l'histoire ne connaissent l'égalité²⁸. » Groulx se retrouvait dans ce mot de Maurras. Comme l'auteur de *La balance intérieure*, il admettait l'existence d'un ordre naturel et, comme lui, il regardait l'inégalité et les hiérarchies comme des bienfaits. Sur le plan métaphysique, c'était reconnaître que tout existant possède des attributs particuliers qui le caractérisent, le distinguent et le situent. Ainsi chaque homme, chaque institution, chaque valeur compose l'ordre naturel en occupant une place spécifique – *sa* place. C'est la reconnaissance de la singularité des êtres et des choses qui est au cœur de cette vision du réel. Sur le plan politique, c'était convenir que chaque personne ne peut mieux contribuer à la poursuite du bien commun temporel – but ultime de la politique – qu'en œuvrant dans la sphère d'activité la plus conforme à ses qualités. Cette approche du politique exclut le coudoisement et le nivellement, si caractéristiques des régimes égalitaires. Elle considère que l'homme ne vit pas que *par lui-même* et *pour lui-même*, et qu'il a besoin de la bonté, de la force, de l'intelligence, de la générosité, de l'honneur, en un mot de la grandeur d'autrui pour *devenir*²⁹. Dans ce sens l'inégalité et les hiérarchies naturelles constituaient pour Groulx et Maurras des conditions nécessaires au bien temporel. Ils voyaient que le mépris de l'égalitarisme pour les hiérarchies naturelles préparait la déliquescence des nations et des sociétés, et leur *remplacement* par des caricatures de sociétés – ultra violentes, anarchiques et pour finir, totalitaires. Aucune société ne se passe de hiérarchies, quoi qu'en disent les missionnaires de l'égalitarisme. D'ailleurs l'idéologie égalitaire aspire-t-elle à autre chose qu'à substituer à l'ordre

23. C. MAURRAS, *L'allée des...*, p. XVII.

24. Il n'est pas inutile de rappeler que *Le conseil de Dante* est une étude à caractère littéraire, rédigée par Maurras en 1912-1913 et publiée pour la première fois comme préface à la traduction de *l'Enfer* de Louise Espinasse-Mongenot. L'édition que Groulx s'est procurée, plus tardive, est donc une « préface détachée ».

25. C. MAURRAS, *Le conseil de...*, p. 16.

26. C. MAURRAS, *Le conseil de...*, p. 17.

27. C. MAURRAS, *Le conseil de...*, p. 53.

28. C. MAURRAS, *Le conseil de...*, p. 67.

29. Maurras a écrit une belle page à ce sujet : Charles MAURRAS, « Entre Bainville et Baudelaire », dans *Critique et poésie*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1968, p. 252.

hiérarchique naturel un ordre hiérarchique artificiel³⁰ ? Or seul le respect des hiérarchies naturelles, pensait Groulx, assure la plénitude des civilisations (Maurras pensait la même chose) : « C'est-là [sic], nous le savons, dans cette ordonnance des sociétés, écrivait Groulx en 1919, que les philosophes veulent voir un signe et une condition des civilisations supérieures³¹. » En somme, parler d'une *connivence ontologique* entre Groulx et Maurras serait fondé, avec cette précision que l'existence d'un ordre naturel est admise par tous les traditionalismes. Le groulxisme et le maurrassisme, qui incarnent deux variétés du traditionalisme, ne font pas bande à part sur ce point³².

Le traditionalisme groulxien n'a aucune dette existentielle envers le maurrassisme. L'une et l'autre sont des doctrines endogènes issues de traditions spirituelles, métaphysiques, nationales et politiques distinctes, et chacune porte la marque d'une expérience historique particulière. En témoigne tout ce qui, chez Charles Maurras, ne se retrouve nullement chez Groulx : la thèse monarchiste, l'antiromantisme, la détestation de Pascal et de l'idéalisme allemand, la mystique gréco-latine, la poétique et la métaphysique lucrésiennes, l'influence comtienne et l'agnosticisme. Toutes ces différences sont significatives. Surtout aux plans spirituel et eschatologique, où Maurras se situe aux antipodes de Groulx : tandis que celui-ci croit au Dieu de l'Évangile et aux fins surnaturelles de l'homme, celui-là, acquis à l'agnosticisme empirique, se positionne du côté de l'antithéisme moderne³³. L'auteur du *Canada français missionnaire* était parfaitement conscient qu'un abîme le séparait de Maurras sur la question de Dieu, du surnaturel et du sens de l'homme. Il s'était même permis d'ironiser un peu sur son dos en

30. Dostoïevski avait déjà compris cela en 1871. Voir DOSTOÏEVSKI, *Les Possédés*, traduction de Boris de Schloëzer, présentation de Pierre Boutang, Paris, Librairie Générale Française/Le Livre de Poche, 1961, p. 414-415.

31. Lionel GROULX, *La naissance d'une race*, conférences prononcées à l'Université Laval (Montréal, 1918-1919), Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1919, p. 274. Dans les éditions subséquentes, Groulx a légèrement remanié ce passage : « On le sait, dans cette ordonnance des sociétés, les philosophes aperçoivent le signe et la condition des civilisations supérieures. » (Lionel GROULX, *La naissance d'une race*, 3^e éd., Montréal, Granger frères, 1938, p. 266).

32. Moins important mais digne d'être signalé, le fait que Groulx et Maurras ont parfois lu les mêmes livres ; les deux ont médité les œuvres de Joseph de Maistre, Frédéric Le Play, Hippolyte Taine et Maurice Barrès.

33. L'agnosticisme est souvent la *phase préparatoire* de l'antithéisme. On objectera que l'agnostique ne nie pas plus l'existence de Dieu qu'il ne l'affirme, qu'il laisse cette question « ouverte ». On pourrait aussi bien dire qu'il la laisse « fermée ». L'agnostique, en effet, déclare *a priori* l'Absolu inconnaissable (et Dieu avec) et s'applique à reconstruire le réel *sans lui*. Telle fut précisément la position de Maurras. Pour des remarques éclairées sur l'agnosticisme de Maurras, voir Marie-Vincent BERNADOT *et al.*, *Pourquoi Rome a parlé*, Paris, Spes, 1927, p. 57-75.

le qualifiant de « grand esprit avec un grand trou par en haut³⁴ ». Les limites du maître de Martigues n'ont pas échappé à Groulx.

Tout bien considéré, Maurras n'a jamais occupé une place prépondérante dans les lectures de Groulx. Avant 1916, on ne comptait aucune de ses œuvres dans la bibliothèque du prêtre canadien-français³⁵; au cours des années 1922 à 1939, pas un de ses livres n'a réellement impressionné Groulx. C'est quelque part entre 1915 et 1922 que l'historien catholique a été foudroyé par deux de ses œuvres, *Quand les Français ne s'aimaient pas* et *L'avenir de l'intelligence*. Malgré cela, et malgré le fait que l'écrivain royaliste n'ait jamais été aussi important pour Groulx que durant ces six années, parler de « période maurrassienne » serait abusif. Dans le parcours intellectuel de Groulx, les années 1916-1921 ne sont pas dominées par Maurras, mais par les maîtres historiens de l'Antiquité – Thucydide, Tite-Live et Tacite – et des XIX^e et XX^e siècles – Godefroid Kurth, Fustel de Coulanges, Taine et surtout Pierre de La Gorce³⁶. Ajoutons que l'intérêt de Groulx pour les écrits de Maurras avait déjà diminué au moment de sa lecture du *Conseil de Dante* et de *Kiel et Tanger*, soit vers 1921 ou 1922 (la rareté des annotations dans les deux livres et le fait que les feuillets de *Kiel et Tanger* ne soient pas tous coupés le confirment), cependant que son admiration pour certains axiomes maurrassiens – dont il s'était épris en lisant *Quand les Français ne s'aimaient pas* et *L'avenir de l'intelligence* – persistait. Pour le reste, après la condamnation romaine de 1926, Groulx a vraisemblablement renoncé à lire l'auteur d'*Anthinéa*³⁷. On constate enfin, à regarder sa bibliothèque de près, que plusieurs œuvres essentielles de Maurras manquent : *Enquête sur la monarchie*, *Le Chemin de Paradis*, *Trois idées politiques*, *Anthinéa*, *La politique religieuse*, *L'Action française et la religion catholique*, *L'étang de Berre*, *Mes idées politiques* (livre anthologie résumant les grandes lignes de la philosophie politique maurrassienne, précédé d'une importante préface : *La politique naturelle*), *La balance intérieure* et *Poésie et vérité*. Groulx avait raison quand il affirmait avoir « peu lu » Maurras³⁸. Il a consacré, du

34. Lionel GROULX, « Lettre adressée à Jean Bruchési », Saint-Donat, le 20 août 1927, ACRLG, FLG P1/A, 586, reproduite en annexe à l'article de N. GAGNON, « Sur le présumé... », p. 93.

35. P. TRÉPANIÉRIER, « Introduction – In Toga... », p. 52.

36. Groulx donne des détails sur ses lectures de ces années-là dans : L. GROULX, *Mes Mémoires*, tome I, p. 266-267.

37. Le dernier livre de Maurras que Groulx a annoté est probablement *L'allée des philosophes*, publié en 1924. Ses trois dernières acquisitions maurrassiennes (nous supposons que ce sont les dernières) – *Les nuits d'épreuve et la mémoire de l'État* (1924), *Les amants de Venise* (1926) et l'édition « canadienne » de *La musique intérieure* (imprimée en 1943) – ne renferment aucune annotation.

38. L. GROULX, *Mes Mémoires*, tome I, p. 79.

reste, infiniment plus de temps et d'énergie à lire Jacques Maritain et Henri Massis, pour ne nommer que des auteurs contemporains³⁹.

Charles Maurras a toujours été écarté du cénacle des maîtres de l'abbé Groulx⁴⁰. Il n'a même jamais figuré sur la liste de ses auteurs préférés, même si, pendant les années 1916-1921, le prêtre-historien l'a pratiqué plus intensivement. À vrai dire le maître de Martigues a joué un rôle d'*agent tonique* dans l'itinéraire de Groulx (ce dernier avouait lui-même, en 1939, que Maurras l'avait *fortifié* sur certaines questions⁴¹). Son ardeur et son obstination à combattre les ennemis de la France⁴² et à défendre l'honneur et l'intégrité de l'Intelligence, rongée par le cancer égalitaire et ploutocratique, ont stimulé, encouragé Groulx dans son propre combat pour la survie de la nation canadienne-française et la plénitude de l'Intelligence catholique. Ses charges répétées contre la démocratie ont contribué à dégoûter l'auteur des *Rapailages* de ce régime politique⁴³. Mais le plus important réside ici : Groulx se réjouissait de constater que Maurras conférait une si haute valeur à l'Histoire, à la Nation et à la Tradition ; il se réjouissait de se trouver devant un traditionalisme et un nationalisme si vigoureux et si élaborés. Groulx était traditionaliste et nationaliste bien avant de lire Maurras. Seulement il n'avait pas réfléchi autant que l'auteur de *L'avenir de l'intelligence* sur les notions d'inégalité et de hiérarchie, ni creusé autant que lui la question des affinités *naturelles* entre le nationalisme et le traditionalisme. Méditer les

39. C'est ce que nous démontrons dans un mémoire de maîtrise en voie d'être complété : *Lionel Groulx et ses lectures européennes (1922-1939)*.

40. Groulx s'en est expliqué clairement dans ses mémoires : « [Maurras] n'a jamais été pour moi, au surplus et quoi qu'on ait dit, ni l'un de mes dieux littéraires, ni un maître de pensée » (L. GROULX, *Mes Mémoires*, tome I, p. 381). Les faits confirment ses dires.

41. « Ni Barrès, ni Maurras n'ont eu sur moi l'influence qu'on a cru. D'abord, je les ai connus tard. À peine ai-je lu quatre ou cinq livres de Maurras. Ils m'ont confirmé, fortifié sur certaines questions, surtout Barrès » (Lionel GROULX, cité par André LAURENDEAU, *Nos maîtres de l'heure – L'abbé Lionel Groulx*, introduction par Émile Baumann, Montréal, Éd. de l'A.C.F., vol. 1, no 1, janvier 1939, p. 21).

42. Selon Maurras les ennemis de la France étaient le jacobinisme, le libéralisme, la doctrine révolutionnaire et les « quatre États confédérés (juif, protestant, maçon, métèque) ». Charles MAURRAS, cité par P. TRÉPANIÉ, « Le maurrassisme au... », p. 171.

43. En 1927, Groulx écrivait à Jean Bruchési : « Je vous avoue que, pour ma part, Maurras a contribué à me dégoûter de la démocratie » (L. GROULX, « Lettre adressée à Jean Bruchési », p. 92). Malgré cet aveu, Groulx n'a jamais condamné la démocratie *formellement et absolument*. Il a toujours admis la légitimité des institutions parlementaires britanniques et du gouvernement représentatif. Ce qu'il condamnait, c'était l'indigence d'un régime politique qui détournait les Canadiens français de leur vocation nationale et de leur trajectoire surnaturelle. La réflexion politique de Groulx était « conditionnée » par le cadre démocratique, pour reprendre le mot de Pierre Trépanier (P. TRÉPANIÉ, « Introduction – In Toga... », p. 114). C'est la conjoncture politique de son temps, exécrable à ses yeux, qui l'a amené à critiquer violemment la démocratie parlementaire, dans l'idée de la réformer et de la réorienter.

axiomes de Maurras sur ces questions n'a fait que renforcer ses convictions traditionalistes. Au fond l'admiration de Groulx pour l'écrivain provençal était raisonnée et sélective. Maurras l'a *ébloui* (plus qu'il n'a voulu l'admettre) sans le *convertir* au maurrassisme.

Cela dit, Maurras n'est pas le collaborateur de *L'Action française* que Groulx a le plus lu et apprécié. Ce titre revient en fait à Jacques Bainville. D'autre part, hormis Bainville et Maurras, Groulx ne s'est guère intéressé aux auteurs qui constituèrent, à un moment ou à un autre, le noyau dur de *L'Action française* : il ne détenait aucune œuvre de Maurice Pujo, Henri Vaugeois, Léon de Montesquiou et Louis Dimier, et le seul titre de Georges Valois qu'il possédait, *L'économie nouvelle*, ne contient que quelques maigres annotations⁴⁴. Il a bien lu Pierre Lasserre⁴⁵ et Lucien Dubech⁴⁶, mais ni l'un ni l'autre ne furent pour lui des auteurs marquants. Quant à Léon Daudet, il l'a fréquenté un peu, mais il n'a pas saisi la valeur du personnage. On ne peut pas écrire : « Daudet m'a toujours plus amusé qu'intéressé⁴⁷ », comme Groulx l'a fait, et avoir compris Daudet. Le fils d'Alphonse n'était pas un bouffon et quiconque l'a pratiqué un peu en profondeur en conviendra. Manifestement, ce ne fut pas le cas de Groulx. Les grands livres de Daudet, *Le stupide XIX^e siècle*, *L'hérédé* et *Le monde des images* sont absents de sa bibliothèque, et ceux qu'il s'était procurés sont soit dépourvus de notes et de commentaires manuscrits (par exemple *L'hécatombe*, *L'agonie du régime* et *L'homme et le poison*), soit très peu annotés (c'est le cas de *Quand vivait mon père*, *Mes idées esthétiques* et d'un recueil des *Souvenirs* de Daudet). En fait, seulement deux titres de Daudet, dans sa bibliothèque, sont plus amplement annotés : *Défense des humanités gréco-latines* et *Au temps de Judas*. Impossible de parler de révélation, cependant. Pour tout dire ce sont les dons d'orateur du polémiste qui lui ont laissé un souvenir impérissable. Ayant entendu Daudet une première fois en 1909, à Paris, Groulx écrira, quelque quarante ans plus tard : « Daudet [m'a laissé], ce soir-là, l'image du

44. Georges VALOIS, *L'économie nouvelle*, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1919.

45. On retrouve de trois œuvres de Lasserre dans la bibliothèque de Groulx : Pierre LASSERRE, *Le romantisme français. Essai sur la révolution dans les sentiments et dans les idées au XIX^e siècle*, nouv. éd. augm. d'une préface, Paris, Garnier, [1919] ; *Les chapelles littéraires – Claudel, Jammes, Péguy*, Paris, Garnier, 1920 (annoté) ; *Cinquante ans de pensée française*, 2^e éd., Paris, Plon, 1922 (annoté). C'est dans le dernier livre que Groulx a inscrit le plus d'annotations ; aussi est-ce le seul à l'avoir vraiment intéressé.

46. Groulx possédait deux œuvres de Lucien DUBECH : *Jean Racine politique*, 8^e éd., Paris, Grasset, 1926 (annoté) ; *La grève des forgerons*, 2^e éd., Paris, Grasset, 1926 ; il possédait en outre un ouvrage collectif auquel Dubech a participé : *Jacques Bainville*, Paris, Éd. de la revue Le Capitole, 1927 (annoté). Seul le dernier titre renferme assez d'annotations pour qu'on puisse parler d'un réel intérêt de la part de Groulx.

47. L. GROULX, « Lettre adressée à Jean Bruchési », p. 93.

plus fougueux tribun que j'aurai entendu dans ma vie⁴⁸». Il avouera aussi dans ses mémoires que lors de sa conférence d'octobre 1916 sur l'éducation du patriotisme par l'Histoire, il s'était inspiré d'une formule de l'auteur du *Stupide XIX^e siècle* pour stimuler l'assistance (« Quelque chose de grand monte sur la France ! ») est devenu dans les mots du prêtre traditionaliste : « Voilà deux cent cinquante ans que quelque chose de grand monte sur notre pays⁴⁹ ». L'intérêt de Groulx pour Daudet n'est pas allé tellement plus loin.

Au fond les deux mots qui qualifient le mieux le rapport du groulxisme au maurrassisme sont *affinités* et *autonomie*. Le traditionalisme groulxien possédait son être propre, tout en partageant un fond doctrinal substantiel avec le maurrassisme, commun d'ailleurs à d'autres traditionalismes. Tout compte fait, prétendre que le groulxisme était une sorte d'appendice canadien-français du maurrassisme ou, à l'inverse, qu'il n'avait rien en commun avec les thèses maurrassiennes ne serait pas seulement de la mauvaise histoire, ce serait aussi de la niaiserie.

II. Un maître : Jacques Bainville

Jacques Bainville occupe une place essentielle dans le cénacle des historiens prisés par l'abbé Groulx. Bien que décédé de bonne heure dans le siècle (en 1936), il exercera une influence durable sur l'auteur de *L'enseignement français au Canada*. Groulx fut un grand lecteur de Bainville. Il s'était procuré douze de ses œuvres⁵⁰, ce qui en fait le penseur

48. L. GROULX, *Mes Mémoires*, tome I, p. 166.

49. L. GROULX, *Mes Mémoires*, tome I, p. 325.

50. Jacques BAINVILLE, *Histoire de deux peuples – La France et l'Empire allemand*, 3^e éd. revue et corr., Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1916 (annoté; quelques feuillets non coupés); *La guerre et l'Italie*, Paris, Fayard, 1916; *Les conséquences politiques de la paix*, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1920 (annoté); *Histoire de France*, Paris, Fayard, 1924 (très annoté); *Napoléon*, 81^e éd., Paris, Fayard, 1931 (annoté); *Les dictateurs*, Paris, Denoël et Steele, 1935 (annoté); *La fortune de la France*, préface de C.-J. Gignoux, avant-propos de Jean Marcel, Paris, Plon / Éd. d'histoire et d'art, 1937 (très annoté); *L'Angleterre et l'Empire britannique*, préface de W. Morton Fullerton, Paris, Plon / Éd. d'histoire et d'art, [1939] (très annoté); *Histoire de trois générations, avec un épilogue pour la quatrième*, 53^e éd., Paris, Fayard, [1939] (très annoté); *Les conséquences politiques de la paix*, préface de Pierre Gaxotte, Paris, Fayard, 1940 (annoté); *L'Allemagne*, tome II, Paris, Plon / Éd. d'histoire et d'art, 1940 (feuillets non coupés); *La Russie et la barrière de l'Est*, préface du comte de Saint-Aulaire, avant-propos de Jean Marcel, Paris, Plon / Éd. d'histoire et d'art; Montréal, Éd. Variétés, [1944] (annoté); *La France*, 2 vol., Paris, Éd. Self, 1947. Nous comptons les deux éditions des *Conséquences politiques de la paix* pour une seule œuvre, étant donné que leur contenu est identique (une préface de Pierre Gaxotte a été ajoutée à l'édition de 1940, mais le texte de Bainville est inchangé).

de l'Action française parisienne et l'historien européen d'expression française le mieux représenté dans sa bibliothèque⁵¹. Sur les douze œuvres, six ont été publiées de 1922 à 1939 : *Histoire de France*, *Napoléon*, *Les dictateurs*, *La fortune de la France*, *L'Angleterre et l'Empire britannique* et *Histoire de trois générations*. Chacune contient des annotations de la main de Groulx (*Napoléon* et *Les dictateurs* sont très peu annotés ; les quatre autres livres le sont abondamment). À quand remonte la première rencontre de l'auteur de *Notre grande aventure* avec l'œuvre de l'historien français ? On ne saurait le dire avec certitude. Le livre le plus ancien de Bainville, dans sa bibliothèque, à avoir fait l'objet d'une lecture d'annotations est la troisième édition de *Histoire de deux peuples – La France et l'Empire allemand*, parue en 1916. Sur la page de faux titre de son exemplaire du livre, qui du reste ne l'a guère impressionné (les annotations sont rares et quelques-uns des feuillets ne sont pas coupés), on peut lire l'inscription : «Lionel Groulx / 15 juin 1918». Le prêtre-historien se serait donc plongé dans les livres de Bainville à la fin des années 1910⁵². Il est fort possible par ailleurs qu'il ait goûté la prose bainvillienne avant 1918, en lisant par exemple ses articles dans *L'Action française*.

Au début de son *Histoire du Canada français*, Groulx écrivait :

Un Fustel de Coulanges, dans ses *Leçons à l'impératrice*, un Jacques Bainville, un Lucien Romier peuvent faire tenir toute l'histoire de France, ou du moins de larges tranches, en quelque 300 à 600 pages. [...] Synthèses d'historiens qui ne s'opèrent qu'au prix de puissantes simplifications. Dans la mesure où il me sera possible d'imiter ces maîtres, je m'efforcerai de simplifier. La tâche est moins facile qu'il peut le paraître⁵³.

Groulx considérait Bainville comme un maître. Sa manière d'envisager et de pratiquer le métier d'historien, sa façon d'écrire l'histoire, en un mot sa sensibilité d'historien a été marquée par l'œuvre de Bainville. Lionel Groulx était impressionné avant tout par le don de synthèse exceptionnel de Bainville, et aussi par la *vigueur explicative* de sa pensée. En véritable historien, Bainville ne se contentait pas de rapporter des faits et de les aligner platement, l'un à la suite de l'autre, sans en pénétrer le sens ; il les expliquait, dégageait leur signification historique, nationale, politique, sociale et économique. L'historien monarchiste s'est clairement exprimé là-dessus dans l'avant-propos de son *Histoire de France*, dont Groulx retiendra

51. Par comparaison, Groulx possédait neuf œuvres de Godefroid Kurth, sept de Pierre Gaxotte, sept de Pierre de La Gorce, six d'Hippolyte Taine, cinq de Gonzague de Reynold et trois de Fustel de Coulanges.

52. Pierre Trépanier, qui a établi un catalogue des livres de la bibliothèque personnelle de Groulx avant 1916, ne recense aucun titre de Bainville. Voir L. GROULX, *Correspondance...*, vol. 3, p. 895.

53. Lionel GROULX, *Histoire du Canada français depuis la découverte*, tome I, Montréal, Éd. de l'Action nationale, 1950, p. 7.

l'essentiel : «[...] ce qui nous paraît le plus intéressant et le plus utile, ce qui anime l'inerte matière historique, ce que nous nous efforçons de dégager à chaque page [c'est] l'explication des faits⁵⁴». Groulx ne procédait pas autrement. Il cherchait à déchiffrer la signification profonde des événements, à comprendre (et à faire comprendre) les liens les unissant les uns aux autres. On peut contester les explications de Groulx, mais pas le fait qu'il *expliquait*. Le prêtre traditionaliste partageait encore avec Bainville l'idée que l'histoire, comme l'écrit ce dernier dans *Histoire de trois générations*, doit «être nationale comme la politique elle-même⁵⁵». C'est là une des grandes idées du traditionalisme groulxien : l'histoire et la politique doivent s'enraciner dans une tradition et s'articuler au *tempérament* national, sinon elles sont dénaturées.

Groulx retrouvait dans la pensée bainvillienne les fondements de sa propre conception du temps, de son propre rapport à la temporalité. «Nous ne sommes pas assez habitués, écrivait Bainville, à penser au temps et au concours de circonstances qu'il a fallu pour amener les grands événements de l'histoire. Presque rien de grand ne se fait vite⁵⁶.» Groulx aurait pu être l'auteur de ces lignes. Mais s'il *savait* que les grandes œuvres et les grands événements exigent du temps, il ne l'*admettait* pas facilement. Son impatience viscérale à l'égard du monde (au sens biblique du terme) venait en partie de là. Il souffrait de la pesanteur du temps, aurait dit Simone Weil⁵⁷. L'étude de l'histoire était peut-être pour lui, ultimement, une façon de chercher les traces de l'éternité dans le temps :

[...] le suprême meneur de l'histoire, m'est toujours apparu [comme étant] Dieu, sa Providence. Oh, certes, action pas toujours facilement discernable que celle-là. Croyants, nous savons néanmoins que notre foi nous interdit de voir en Dieu le témoin impassible du drame humain. Il poursuit son œuvre à Lui, à travers le vouloir ou le non-vouloir des hommes. Action divine que l'on peut comparer à ces jets de lumière, ces pans de ciel bleu à l'arrière-fond d'une toile de maître, lumière dont la source reste cachée, mais qui approfondit la perspective et relève choses, gestes et personnages de la scène d'avant⁵⁸.

54. J. BAINVILLE, *Histoire de France*, p. 10. Dans son exemplaire, Groulx a souligné : «l'explication des faits».

55. J. BAINVILLE, *Histoire de trois...*, p. [7]. Passage souligné dans l'exemplaire de Groulx.

56. J. BAINVILLE, *Histoire de France*, p. 45. Groulx a inscrit une marque le long de ces deux phrases.

57. Simone WEIL, *La pesanteur et la grâce*, introduction par Gustave Thibon, Paris, Plon, 1948, p. 199.

58. Lionel GROULX, cité par Julien GOYETTE, *Lionel Groulx – Une anthologie*, textes choisis et présentés par Julien Goyette, [Saint-Laurent], BQ, 1998, p. 38. La citation provient de «Ma conception de l'histoire», texte augmenté d'une causerie prononcée à la télévision de Radio-Canada, le 22 décembre 1959, reproduit dans *L'Action nationale* en 1960. Ces lignes sont *tardives*, mais peut-être nulle part ailleurs Groulx a-t-il mieux exprimé le rôle du surnaturel dans sa conception de l'histoire. Aussi, dans le même texte,

Pour Groulx, l'action divine dans l'histoire relevait à la fois de l'évidence et du mystère. Ce paradoxe ne peut être surmonté que dans la foi et l'espérance. Or l'abbé Groulx était un homme de foi et d'espérance. Ceux qui l'ont pris pour un pessimiste ne comprenaient pas que l'espérance n'a rien à voir avec l'optimisme, que celui-ci est la caricature de celle-là. L'homme qui espère est déchiré entre le temps (lieu de son exil) et l'éternité (objet de son désir), écartelé entre le spectre du néant et la splendeur divine. Il vit à la verticale, conscient que le « néant est l'ombre de Dieu » (le mot est de Nicolás Gómez Dávila⁵⁹), et fermement convaincu que son « Défenseur est vivant, que Lui, le dernier, se lèvera sur la terre⁶⁰ ». Groulx n'envisageait pas l'histoire comme une verte prairie où l'homme s'installe pour brouter son carré d'existence. L'histoire était pour lui le lieu où Dieu se révèle à l'homme, avec tout ce que cela implique de tourment et de sublime. On ne peut saisir la dimension prophétique de certains de ses écrits qu'à la condition de les relier à sa conception de l'histoire. D'ailleurs, il n'est pas surprenant qu'il se soit arrêté à ce passage de *La fortune de la France* de Bainville : « [...] par l'étude de l'histoire, par l'observation et par l'analyse, on peut devenir prophète⁶¹ ».

Inquiets du tour que prenaient les événements un peu partout dans le monde durant l'entre-deux-guerres (montée du communisme et du nazisme, progression de l'égalitarisme et du nihilisme, crise économique), Groulx et Bainville se firent, chacun à sa manière, les défenseurs d'une conception « intégrale » de la civilisation. C'est principalement dans *La fortune de la France* que Bainville médite cette question et les pages qu'il y consacre ont beaucoup intéressé Groulx. L'historien français réfléchit en particulier sur la manière de penser les civilisations et sur les principes qui les fondent – principes auxquels l'auteur de *Notre maître, le passé* donne son assentiment le plus complet. En premier lieu, Bainville soutient qu'une civilisation est une entité vivante, constituée de parties distinctes mais liées entre elles, dont la santé respective est garante de la santé du tout : « [...] toute civilisation fait corps, écrit-il. On ne peut détruire une de ses parties sans l'atteindre en entier⁶². » Groulx établissait la même analogie entre *corps* et *civilisation*. Seulement son inspiration ne provenait pas, comme Bainville, de la pensée contre-révolutionnaire, mais très probablement de la théologie

il explique que sa conception de l'histoire était « pratiquement arrêtée » quarante ans auparavant (p. 36), ce qui nous ramène directement aux années 1920.

59. Nicolás GÓMEZ DÁVILA, *Les horreurs de la démocratie*, traduit de l'espagnol par Michel Bibard, Monaco, Éditions du Rocher, 2003, p. 101.

60. Jb 19, 25. Nous utilisons la *Bible de Jérusalem*, Paris, Cerf, 1956.

61. J. BAINVILLE, *La fortune de...*, p. 13. Groulx a marqué ce passage d'un trait.

62. J. BAINVILLE, *La fortune de...*, p. 11. Une marque longue cet extrait dans l'exemplaire de Groulx.

paulinienne⁶³. Cette vision unifiée du réel et intégrale des êtres (individuel, national, sociétal) que certains ont désigné sous le nom d'« organicisme » est-elle autre chose, chez Groulx, que l'application de l'analogie paulinienne entre le corps humain et le corps mystique du Christ à des réalités comme la nation, la civilisation et la société ? La clé se trouve dans la *Première épître aux Corinthiens* : « De même, en effet, que le corps est un, tout en ayant plusieurs membres, et que tous les membres du corps, en dépit de leur pluralité, ne forment qu'un seul corps, ainsi en est-il du Christ⁶⁴. » Et saint Paul de poursuivre : « Or vous êtes, vous, le corps du Christ, et membres chacun pour sa part⁶⁵. » L'analogie entre le corps humain et le corps mystique du Christ est riche de sens. Elle renvoie notamment à la question de la Création et de l'ordre naturel. Groulx l'avait compris. C'est pourquoi il concevait la civilisation, la nation et la société comme des entités vivantes, des *corps* formés de *membres*. Sur le plan métaphysique, c'était une façon de se porter à la défense du réel. Sur le plan théologique, c'était une façon de se porter à la défense de l'ordre voulu par la Providence.

Toujours dans *La fortune de la France*, Bainville affirme que ce sont « les classes moyennes qui sont le plus solide support de la civilisation, parce que c'est d'elles que sortent sans cesse les talents ». L'importance qu'il accorde aux classes moyennes le rapproche de la pensée aristotélicienne, à la différence, majeure il est vrai, que pour Aristote la classe moyenne constitue la base naturelle de la *république*⁶⁶. Groulx a approuvé la remarque de Bainville en accolant un trait vertical au passage en question⁶⁷. Enfin, l'historien monarchiste rappelle dans le même livre, à la grande satisfaction de Groulx, le caractère vital de la tradition pour la survie de toute civilisation : « Toute grande destruction, toute sédition de l'individu, toute rupture avec le passé sont également funestes pour la civilisation⁶⁸. »

Groulx a reconnu la valeur de deux autres idées politiques de Bainville, formulées par celui-ci dans *Histoire de trois générations*. D'abord, Groulx s'entendait avec Bainville pour dire qu'il appartient à l'élite d'assumer son rôle de guide et de formuler des principes métaphysiques, moraux et politiques qui serviront de base au gouvernement de la Cité. Les deux penseurs estimaient

63. Cette conception de la civilisation est propre à une intelligence qui appréhende le réel comme un tout unifié. La théologie paulinienne et la pensée contre-révolutionnaire, sur ce point précis, sont les héritières de la pensée grecque.

64. 1 Co 12, 12.

65. 1 Co 12, 27.

66. ARISTOTE, *La politique*, livre VI, chapitre IX, traduction française de Thurot revue par A. Bastien, Paris, Garnier, [1926], p. 249-254.

67. J. BAINVILLE, *La fortune de...*, p. 15.

68. J. BAINVILLE, *La fortune de...*, p. 22. Groulx ne s'est pas contenté de tracer une marque marginale auprès de ce passage : il a souligné en plus la deuxième partie de la phrase (« toute rupture avec le passé... »).

que les erreurs du peuple étaient généralement imputables à une élite ramollie et infatuée, qui manquait à son devoir en sacrifiant la poursuite du bien commun à ses caprices du moment ou à quelque baudruche idéologique : « Comment la foule ne serait-elle pas excusable de s'être trompée quand des aristocrates, des écrivains, des philosophes, des historiens qui se croyaient des politiques profonds la menaient vers l'inconnu⁶⁹ ? » De même, Groulx a constaté la justesse du constat de faillite de l'idéologie démocratique dressé par Bainville. Ce dernier ridiculisait l'idéologie démocratique (et ses apôtres) en disant qu'elle était « abandonnée », à « l'arrière-garde » et qu'il était « absurde d'immoler un peuple à un culte retardataire ». Groulx, à qui l'ironie ne déplaisait pas, a marqué le passage en question d'un trait⁷⁰.

Groulx s'est intéressé en outre à la pensée économique de Jacques Bainville. Deux articles de *La fortune de la France* ont spécialement attiré son attention à ce sujet : « Capitalisme et progrès social » et « Les impôts ». Du premier, le prêtre-historien a retenu l'essentiel de la thèse bainvillienne qui veut que le progrès social soit lié « au développement de la fortune publique, des ressources et des revenus de la nation » et qu'il soit ainsi « en relation directe avec les progrès du capitalisme⁷¹ ». Groulx pensait aussi que Bainville avait raison d'affirmer que les progrès de la démocratie comptent pour très peu dans le progrès social :

Si le progrès social n'est qu'un progrès de la démocratie, explique Bainville, on sera d'ailleurs en droit de demander pourquoi, à régime semblable, il est plus avancé dans un pays que dans un autre, et pourquoi les sujets de telle ou telle monarchie ont eu des retraites et des assurances bien avant les citoyens de telle ou telle république. Si l'on va par là, les assurances sociales seraient dues à Guillaume II, comme les chemins de fer à Louis-Philippe, la télégraphie sans fil à Marconi et à Victor-Emmanuel III⁷².

En somme, pour Bainville, le progrès social dépend de la richesse. Groulx reconnaissait la part de justesse de cette observation, sans manquer d'en relever aussi les insuffisances. Bien qu'il acceptât le capitalisme en tant que régime économique fondé sur la propriété privée, l'accumulation de capital et le salariat, Groulx refusait le libéralisme économique et ses prétentions à la liberté économique illimitée (tandis que Bainville était tenté d'y adhérer). Plus nuancé (peut-être aussi avait-il le cœur plus chaud que Bainville), il voyait que la liberté économique illimitée conduisait au chaos et, pour finir, au despotisme illimité. Au reste, les vues de Bainville sur le progrès social lui

69. J. BAINVILLE, *Histoire de trois...*, p. 45. On trouve une marque marginale le long de ce passage dans l'exemplaire de Groulx.

70. J. BAINVILLE, *Histoire de trois...*, p. 252.

71. Les deux passages sont marqués d'un trait. J. BAINVILLE, *La fortune de...*, p. 104-105.

72. J. BAINVILLE, *La fortune de...*, p. 105. L'extrait porte une marque marginale.

inspirèrent ce commentaire : « Est-ce que le progrès social ne dépendrait pas aussi d'un peu plus de sens social chez les riches et les capitalistes⁷³ ? »

L'article de Bainville sur les impôts (il s'agit en fait d'un collage de textes parus dans *L'Action française* sur ce thème) est un plaidoyer pour l'instauration des impôts indirects. Ce problème préoccupait Groulx. Il a marqué le passage où Bainville avance que le salut (économique) passe par la réduction de la consommation générale, que seuls les impôts indirects sont en mesure de forcer⁷⁴. L'auteur de *Histoire de France* craignait que l'application effrénée de l'impôt direct sur les revenus du travail et du capital, les grandes fortunes et les héritages n'anéantisse la matière imposable elle-même. En effet Bainville prévoyait que la démocratie, après avoir tiré tout ce qu'elle pourrait des gros revenus et des héritages, s'attaquerait inévitablement aux revenus les plus faibles, afin de « maintenir le rendement » de sa politique d'imposition⁷⁵.

Groulx n'a jamais sous-estimé l'importance de l'économie dans sa vision du devenir canadien-français. Il observait qu' « [...] il n'y a de peuple et d'État viables, maîtres de leur destinée, que l'État et le peuple maîtres de leur vie économique⁷⁶ ». Aussi retint-il dans l'œuvre de Bainville des phrases significatives, comme celles-ci : « C'est l'absence de capitaux qui rend les peuples sujets⁷⁷ » ; et : « Les nations dont la richesse est solide ne s'adressent pas à l'étranger pour obtenir des capitaux⁷⁸. » Encore une fois, Groulx retrouvait ses propres idées formulées en d'autres mots par un auteur qu'il admirait.

Enfin, Groulx s'est arrêté aux analyses politiques et économiques que Bainville a consacrées à la *question anglaise* dans *L'Angleterre et l'Empire britannique* (ce « livre » est un recueil d'articles parus dans diverses publications, dont *L'Action française* et *Le Capital*). L'ouvrage contient plusieurs annotations, qui témoignent le plus souvent d'une divergence de vues entre les deux historiens. Ainsi, quand Bainville prétend, dans l'article « Le Gribouille anglais » (publié à l'occasion de la grève générale anglaise de 1926), que les marchandises anglaises sont trop chères parce que l'ouvrier

73. Commentaire manuscrit de Groulx à la fin de l'article « Capitalisme et progrès social ». J. BAINVILLE, *La fortune de...*, p. 107.

74. J. BAINVILLE, *La fortune de...*, p. 266.

75. Groulx a apposé des marques là où Bainville discute ces questions. J. BAINVILLE, *La fortune de...*, p. 267.

76. Lionel GROULX, « L'économique et le national » (conférence prononcée le 12 février 1936 devant la Chambre cadette de Commerce de Montréal, et le 15 février suivant, devant le Jeune-Barreau de Québec), dans *Directives*, Montréal, Éd. du Zodiaque, 1937, p. 55-56.

77. J. BAINVILLE, *La fortune de...*, p. 117. Le passage est souligné.

78. J. BAINVILLE, *La fortune de...*, p. 194. Une marque longe le passage.

anglais est trop bien rémunéré, Groulx rétorque : « Et le prix de revient ne serait-il pas trop élevé pour cette autre raison que les gros propriétaires ou magnats d'industries se paient des salaires et des dividendes exorbitants⁷⁹ ? » Ailleurs, dans « L'Angleterre et l'Égypte » (1926), alors que Bainville craint que les nationalistes d'Égypte et d'Afrique du Sud n'ébranlent le pouvoir de l'Empire britannique, Groulx réplique : « Et pourquoi pas ? » Il ajoute même, un peu ironiquement : « Est-il de nécessité de salut, pour le monde, qu'il y ait des races ou des nations impérialistes⁸⁰ ? » Ces réserves n'ont pas empêché Groulx d'apprécier l'article « La situation diplomatique après le coup de force de l'Allemagne » (1935), dans lequel l'écrivain français dénonçait la « politique de ménagement » que l'Angleterre avait adoptée à l'égard de l'Allemagne nazie. Selon Bainville la pire des illusions était « de se figurer que, désormais [avec le rétablissement du service militaire obligatoire en Allemagne], les choses [pourraient] s'arranger toutes seules et qu'ayant déjà fait tant de chemin, l'Allemagne [s'arrêterait] en route⁸¹ ». Frappé par la lucidité de Bainville, Groulx écrivit, à la fin de l'article : « Aucun peuple ne peut se payer indéfiniment le luxe de se tromper⁸². » Aussi les réflexions de Bainville inspirèrent au prêtre canadien-français, indigné de la mollesse et du sentimentalisme des siens devant l'arrogance du Canada anglais, le commentaire suivant :

Les historiens de l'avenir nous reprocheront plus que tout le reste notre manque de psychologie : cette manie d'attendre le respect de notre droit, par discussion théorique, déploiement de bon garçonisme et de sentimentalité sans jamais user de notre force, petite force mais qui n'en constitue pas moins notre meilleure sinon notre seule défense⁸³.

Ce que Lionel Groulx admirait le plus en Jacques Bainville, c'était l'*historien* (sans dédaigner pour autant, comme on l'a vu, le dialogue avec l'économiste et l'analyste politique). Mais son rapport à Bainville n'a jamais dépassé le stade de l'admiration pour atteindre celui de la communion spirituelle, comme ce fut le cas avec Henri Massis et Jacques Maritain par exemple. L'absence de référence à la Transcendance dans l'œuvre bainvillienne fut-elle le principal obstacle à cette communion ? Il semble bien. À la fin de son exemplaire des *Conséquences politiques de la paix* de Bainville, Groulx s'est exprimé très franchement sur les *manques spirituels* de l'historien français : « Il a manqué à cet homme pour faire monter son

79. Commentaire manuscrit de Groulx à la fin de l'article. J. BAINVILLE, *L'Angleterre et...*, p. 95.

80. Les deux remarques sont sur la même page. J. BAINVILLE, *L'Angleterre et...*, p. 97.

81. J. BAINVILLE, *L'Angleterre et...*, p. 240.

82. J. BAINVILLE, *L'Angleterre et...*, p. 240.

83. Commentaire manuscrit de Groulx. J. BAINVILLE, *L'Angleterre et...*, p. [244].

caractère plus haut, le levain des vertus chrétiennes⁸⁴. » Voilà qui marque clairement la distance métaphysique et spirituelle entre les deux hommes. Par ailleurs l'adhésion de Bainville à la doctrine monarchiste, ses idées sur l'impérialisme britannique, son inclination à admettre les thèses du libéralisme économique et sa vision rigide du capitalisme éloignaient Groulx de lui⁸⁵. Il n'en demeure pas moins que pendant plus de trente ans – de la fin des années 1910 aux années 1950 environ – Bainville fut un des auteurs de prédilection de Groulx.

Conclusion

En fréquentant la bibliothèque de Groulx, on se trouve en présence d'un esprit passionné et exigeant. Passionné, d'abord, vu le grand nombre de livres qu'il a lus. Exigeant, ensuite, vu la richesse et l'abondance de ses notes de lecture. Groulx n'était pas un lecteur *pépère*. Étudier les annotations qu'il a laissées dans ses livres, c'est voir une intelligence en pleine action qui décortique, analyse, discute, rectifie et juge. L'auteur de *Rencontres avec Dieu* n'aimait pas les simplifications grossières et les approximations. C'est la vérité qu'il cherchait. Et il la cherchait partout, même chez des auteurs non catholiques (Bainville, Maurras, Sainte-Beuve). De si grandes exigences ne peuvent être le fait que de forts caractères. Or Groulx en était un. Cela le préservait d'ailleurs de toute forme de servage intellectuel. Au fond Groulx ne fut pas un *imitateur*, il fut un *admirateur*.

Pour le reste, si l'on s'intéresse aux sources de la pensée de Groulx, il est préférable d'interroger sa bibliothèque plutôt que de lui fabriquer une généalogie intellectuelle à rabais. On reste ainsi bien ancré dans la réalité, et on risque même de jeter un peu de lumière sur certains pans méconnus du paysage culturel grouxlien.

84. Commentaire manuscrit de Groulx datant sans doute du début des années 1920. J. BAINVILLE, *Les conséquences politiques...*, 1920, p. [200].

85. À notre connaissance Groulx n'a jamais été en relations épistolaires avec Bainville.